

## Dieu

Le monothéisme est la religion du désert (Renan).  
Logiquement le désert contemporain ranime le monothéisme.

Mais <sup>٥٢</sup> qui cherche Dieu à la lumière de la foi,  
cherche le soleil à la lumière des étoiles <sup>٦٦</sup> (al-Hallādj),  
et le Dieu unique n'est pas simplement le Dieu suprême,  
tel Zeus ou Louki (fils de la mère évincant leur père)  
ou Dionysos (fils du seul père).

Il est l'Incréé.

Après avoir pleuré  
ou célébré la mort de Dieu (Jean-Paul, Nietzsche),  
la littérature est à son tour saisie  
par le retour du Dieu - Père (Jéhovah),

le Vrai,

le Juge,

celui qui n'a de comptes à rendre  
à personne ('Eoran' XXI),

et l'Occident, accablé par sa propre puissance,  
redécouvre le Tout-Puissant des théologiens et des religions.

Mais le Dieu des écrivains a d'autres figures.

Créateur, origine de l'être et de la loi,  
Dieu est celui qui sépare les éléments, les êtres, les choses,  
l'auteur (garant) des harmonies.

Lui seul connaît la hiérarchie des êtres, des élus (Luther, Calvin),  
et son libre arbitre est notre destin;  
mais il ne peut transgresser la loi  
ni changer l'ordre du monde.

Il est l'origine et la fin, l'omniscient,  
l'architecte, le souverain bien.

Né de la mort d'idoles  
nourries de victimes bien réelles (Baal),  
il se nourrit d'amour intellectuel (Spinoza).  
Il est le cercle dont la circonférence est partout  
mais le centre nulle part,

la monade sans fenêtres, l'emmuré,  
l'énergie sans forme dont surgissent les formes,  
la plénitude sans désir, le Désir,  
celui que je désire et qui me désire,  
celui qui n'a pas d'ombre  
mais dont les "doubles" s'appellent Iblis, Satan, Ahriman  
— démiurges, faussaires, parodies comme l'Homme,  
pourtant créé à Son image.



Dieu du cœur et de la raison (Pascal),  
il est l'invoilé qui impose aux créatures le voile,  
surgit dans l'illumination et se révèle comme caché (K. Barth).

Il est l'Être suprême présent dans toute créature,  
qui peut se mettre à ma place

mais à la place de qui je ne peux me mettre (Rousseau),  
et qui se retire des créatures pour leur faire don de la liberté,  
se privant d'une partie de sa puissance (tradition mutazilite, Milton).

Il est le chaos qui refoule son obscurité dans l'inconscient  
et devient personne à travers sa création (Schelling);  
il est celui qui se fait homme, fils, victime, bouc-émissaire;

celui qui m'a abandonné (Jésus-Christ),  
celui à qui il faut s'abandonner (Donne);  
celui à qui il faut racheter son âme,

celui qui vous possède (Huysmans);  
celui dont les dons ne trompent pas (Milton),

celui qui piège Satan, Adam, Ève,

Eaïn et toute l'humanité (Byron),  
qui fait de l'Histoire une apothéose  
et une escroquerie (Vico, Quinet),

celui dont on est forcément différent,  
celui par rapport à qui toute différence est péché.



Il est à la fois le Dieu de colère (Deus Irae, Ph. K. Dick)  
et la Providence ;  
celui qui récompense les justes  
et celui qui persécute Job ;  
celui par qui le malheur arrive  
et celui en qui le malheur prend sens ;  
celui en qui se fond toute béatitude (saint Jean, sainte Thérèse)  
et celui en qui on ne peut prendre jouissance,  
le désert sans eau (al-Hallādī)  
et le plaisantin cosmique (Conrad, Faulkner).

Invisible inaccessible, il est le Grand Absent (Godot),  
l'indifférent qui se cure les ongles  
laissant sa création à vau-l'eau (Joyce).

Lieur et délieur (Ramakrishna),  
force sans nom (R. Rolland),  
il est la <sup>↑</sup> Sur âme <sup>↑</sup>, l'intime (Tolstoï),  
le pôle de l'exil vers soi (Massignon).

Il condamne Éros à la honte, mais se fait chair et chair répudiée.

Il est celui qui me poursuit (Bloy, Greene, Bernanos),  
qui monte à l'assaut de mon âme fortifiée contre lui (Donne, Hopkins),  
mais il est aussi l'hôte inconnu (Maeterlinck)  
et celui qui consume son hôte (Attār).



Mémoire universelle, il est celui qui peut tout effacer.

Verbe, Parole, Chemin qui chemine,  
il est celui dont on ne parle qu'en figures (Rabelais),  
l'Autre, le surmoi,

mon image qui me regarde par mon propre regard,  
tandis que je le regarde par son propre regard (al-Hadjrūtī),  
la roseraie du mystère (Shabastāri).

Sans lui tout serait permis (Dostoïevski),  
mais il n'est pas de connaissance par d'autre que lui  
car il n'est pas d'autre que lui (Berkeley).

C'est lui <sup>†</sup> qui joue au cerf-volant avec les âmes <sup>†</sup> (Vivekananda)  
et qui jette l'homme dans l'océan,  
les mains liées dans le dos, en lui criant :

<sup>†</sup> Prends garde que l'eau ne te mouille <sup>†</sup> (al-Hamadhānī).

De paradoxe en paradoxe,  
progresses ou régresses ainsi l'image de Dieu,  
négarion de la négation, oxymoron des oxymorons,  
et des siècles de littérature s'acharnent, contre la théologie,  
depuis les chants de dévotion et de prière  
jusqu'à la science-fiction théologique (E. S. Lewis, Farmer, Herbert)  
à faire le tour de l'inaccessibilité de Dieu.

Mais peut-on faire le tour de l'illimité ?



Quelques lignes de force : le monothéisme n'élimine en fait  
ni le polythéisme généralisé (celui des Indes)  
ni le polythéisme hiérarchisé (celui de la civilisation grecque) ;  
si les religions relèquent au rang de délire ou d'hermétisme  
tout ce qui ne se réfère pas au divin céleste,  
masculin et patriarcal,  
la poésie relève le défi  
en célébrant le divin dans le monde et dans l'homme,  
sans s'arrêter aux définitions.

D'où l'importance des courants panthéiste  
(ne cherche pas Dieu ailleurs que partout : Jide)  
et ésotérique qui tendent à la féminisation de l'image de Dieu.  
Certes, le Dieu-Père n'avance plus sans la Grande-Mère,  
vierge pure ou vierge noire,  
et le culte marial passe de plus en plus au premier plan dans la chrétienté.  
Mais la littérature ne se contente pas de ranimer  
la Déesse blanche au triple visage  
— fille, mère et vieille femme (R. Graves) —,  
elle réaffirme la multiplicité des expériences du divin  
et assure contre l'affirmation monothéiste impérieuse et impérialiste,  
la renaissance du polythéisme intérieur,  
célébrant les énergies qui s'incarnent  
(sentiments, passions ou personnages)  
à différents niveaux d'allégorisation ou de symbolisation.



Ce que les théologiens décrivent comme mutation transhistorique  
n'a pour la littérature jamais lieu.

Aussi flirte-t-elle sans cesse avec l'hérésie.

Dieu n'est que celui vers qui va l'obscurité de l'âme :

tout ce qui vit est sacré ;

tous les dieux résident dans le cœur de l'homme (Blake).

Il ne s'agit pas simplement de procéder à l'humanisation de Dieu,

il s'agit de faire de Dieu l'image de la diversité humaine :

chaque âme est unique ; aucune âme n'est une.

Aussi le Dieu de l'avenir

est-il celui des contraires psychologisés (Keats),

celui qui arrache le sens du sacré aux rites de sacrifice,

l'androgyme, la fille-soleil, Éros englouti,

et le juge dont on n'a jamais fini de faire le procès (Kafka)

devient celui qui fait coïncider le sens et la vie :

ainsi Rilke décrit-il

↑ le naufrage de Dieu à l'intérieur de la rencontre avec Lui ↑

avant de célébrer Orphée :

les poètes ne sont pas des prophètes mineurs.

Ils perpétuent

↑ l'explication orphique de la Terre ↑ (Mallarmé).